

A woman with long brown hair is standing on a sandy beach, partially obscured by a series of vertical, weathered metal pilings that form a pier. She is wearing a dark, textured jacket over a white and black checkered skirt with a ruffled hem, purple tights, and dark lace-up shoes. Her hands are raised towards her face, and she appears to be looking down. The background shows the ocean with gentle waves under a bright sky. The overall mood is contemplative and artistic.

**Xavier-
Laurent Petit**
*Les yeux de Rose
Andersen*

Le livre

On ne vit pas, à Santa Arena où tout est sec, désolé et sans espoir. On survit, et encore... Si l'on veut vivre, il faut traverser la frontière. Là-bas, de l'autre côté, les hommes sont riches, les femmes ont la peau blanche, les yeux verts comme des dollars, et les cinémas racontent des histoires merveilleuses.

Ils sont nombreux, ceux qui risquent le voyage. Et rares, ceux qui réussissent. Les autres sont abattus par la Border Patrol, ou bien s'en vont mourir d'épuisement dans le désert. De toute façon, avant d'espérer partir, il faut trouver mille dollars, le prix d'un passeur, l'équivalent de deux ans à travailler dans les cuves puantes de la Chemical & Petrological Corporation. Adriana a décidé de tenter sa chance. Mais ce qui l'attend de l'autre côté de la frontière, même un film n'aurait pu l'imaginer.

« Un texte pudique et fort qui
pointe le déchirement de l'exil. »

Blog À voir à lire

L'auteur

Xavier-Laurent Petit est né en 1956. Après des études de philosophie, il devient instituteur puis directeur d'école, mais reste avant tout un passionné de lecture. Une passion qui le conduit à franchir le pas de l'écriture en 1994, avec deux romans policiers publiés chez Critérimon. Il entre à *l'école des loisirs* avec *Ma tête à moi* qui obtient le prix Sorcières en 1996. Suivent d'autres romans pour la jeunesse, le plus souvent ancrés dans l'actualité.

Xavier-Laurent Petit

Les yeux de
Rose Andersen

Médium poche

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À Matthis
et Aurélien*

1

Quand on était gamins, Grand-pa nous emmenait parfois sur la *mesa**, au-dessus de Santa Arena. On y montait après le travail, au moment où la chaleur devenait presque supportable. Il se calait quelques bouteilles de bière au fond des poches et prenait son bâton pour casser le cou des crotales qui se mettaient en chasse à la fin du jour.

Lui, il marchait pieds nus, comme il l'avait toujours fait, mais Guillermo et moi, on le suivait avec les chaussures que M'man récupérait en ville, les jours de marché. Ces matins-là, on l'entendait se lever bien avant l'aube. Elle descendait fouiller les poubelles des beaux quartiers avant le passage des camions et s'installait ensuite sur la

* Plateau.

place pour vendre les quelques légumes que le père s'échinait à cultiver. Toutes les femmes de paysans faisaient la même chose, la concurrence était rude et, plus d'une fois, elle nous est revenue avec des traces de coups. Quant aux chaussures, elles n'étaient jamais à la bonne taille. Parfois trop petites, d'autres fois trop grandes, c'était selon, mais M'man ne voulait rien entendre et nous obligeait à les porter.

– Y a que les pauvres qu'ont pas de chaussures. Et je veux que personne puisse dire que vous êtes des gosses de pauvres !

C'est pour ça aussi qu'elle nous envoyait à l'école de la mission alors que la plupart des gamins de notre âge aidaient leurs parents aux champs.

Quand on partait avec Grand-pa, elle nous surveillait de loin pour s'assurer qu'on gardait bien les chaussures aux pieds, mais à peine hors de vue, on les suspendait à notre cou. Ça allait mieux comme ça. On grimpeait dans la caillasse, étourdis par la chaleur qui s'élevait des roches. De temps à autre, le bâton du vieux s'abattait sur le sol et, avec mon frère, on se précipitait, le temps de voir le crotale se tortiller comme un beignet qu'on plonge dans la friture. Si c'était un gros, Grand-pa

se contentait de l'achever, mais quand c'était un petit, il s'agenouillait, sortait son couteau et lui tranchait la tête.

– On se le fera griller là-haut, groggelaient-il en enfournant le serpent tout sanguinolent dans une des innombrables poches de sa veste. Il n'y a rien de meilleur.

Grand-pa, c'était le roi des poches. Il en avait pour tout : les bouts de ficelle, les graines, son briquet, son couteau, ses bières, son tabac... Le tissu tout élimé de sa veste disparaissait sous l'épaisseur de celles qu'il cousait lui-même avec la toile des sacs à haricots. Elles étaient en permanence gonflées de tout un tas de trucs sauf celle qu'il réservait à l'argent. Celle-là, je l'ai toujours connue plate comme une feuille de papier à cigarette. En quatre-vingts ans de vie, Grand-pa n'a jamais trouvé de quoi la faire grossir.

On arrivait sur la crête au moment où la nuit s'installait. Le vieux se roulait alors une cigarette, il s'asseyait sur un rocher – toujours le même – et regardait droit devant lui, face au nord. De l'autre côté de la frontière.

Avec Guillermo, on se mettait à ses pieds et on attendait que le spectacle commence. Les chauves-souris nous frôlaient, le ciel virait au noir profond

et très loin, bien au-delà du désert, les villes des *ranjeros** s'illuminaient. Elles resplendissaient comme d'immenses corbeilles de diamants. L'horizon ruisselait de lumières, bien plus que la lune et toutes les étoiles réunies et, le long des autoroutes, les phares des voitures clignotaient en d'interminables colliers de pierres précieuses. La nuit palpait de couleurs... Belle comme un rêve.

– Regarde, Adriana, disait Grand-pa en soufflant la fumée de sa cigarette, c'est le cœur de la richesse qui bat là-bas, au pays des *ranjeros*. Les toits de leurs maisons sont en or et leurs rues sont pavées d'argent... On raconte que, chez eux, les hommes gagnent en un jour ce que personne ne gagne ici en une vie... Et leurs femmes se baignent dans des rivières de parfums.

Le bout de sa cigarette brillait dans l'obscurité.

– C'est à peine si on peut imaginer tout ça, nous autres !

– Tu y es déjà allé ?

– Ouaip... Une fois.

– Alors t'as vu les toits en or ?

– Non. Je ne suis pas allé assez loin. J'avais à

* Abréviation de *extranjeros* : les étrangers.

peine passé la frontière que leurs policiers m'ont pris et m'ont ramené ici.

– T'avais pas le droit d'y aller ?

– Ouaip... Pas le droit... Et puis j'ai pas une tête de riche.

– C'est quoi, une tête de riche ?

– Une fois, à Tijuales, j'ai vu une femme rousse comme de l'or, une ranjera, avec une peau si blanche et si fine qu'on aurait dit la Sainte Vierge en personne. Tout le monde se taisait à son passage, les hommes comme les femmes. Ses yeux étaient verts... Verts comme des dollars !

– Comme des dollars, répétait Guillermo, les pupilles écarquillées.

Moi, je ne disais pas un mot. J'essayais juste d'imaginer la femme aux yeux verts. Avec des yeux pareils, il devait suffire de regarder le monde pour le transformer en or.

Grand-pa débouchait sa première bouteille de bière, en buvait deux ou trois lampées et allumait un feu de bois mort. Il enfilait ensuite les crotales sur des tiges d'acacia et les mettait à griller sur les braises. Il nous laissait toujours boire quelques gorgées et, la tête un peu partie, on grignotait des rondelles de serpent brûlantes, les yeux fixés sur

les lumières des villes. De l'autre côté de la frontière. Inaccessibles comme le paradis.

Quand on redescendait, M'man s'assurait qu'on avait toujours les chaussures aux pieds avant qu'on file se coucher. Derrière le rideau, le père ronflait si fort qu'on pouffait de rire, M'man se retournait en soupirant et le vent du désert sifflait entre les planches. Guillermo s'endormait toujours le premier pendant que moi, je gardais les yeux grands ouverts en rêvant de la femme aux yeux verts. Jamais les villes des ranjeros n'étaient aussi lumineuses qu'en rêve.

Je savais qu'un jour, moi aussi, j'aurais les yeux verts...

2

Grand-pa est mort quelques années plus tard, juste avant la naissance de Belzunce. Ça faisait déjà un bout de temps qu'on ne montait plus avec lui sur la crête de la mesa pour y faire griller des crotales et voir les villes lumières des ranjeros. Ça faisait un bout de temps aussi qu'avec Guillermo on avait compris ce qu'était qu'une tête de riche : la même que la nôtre, mais en plus clair, sans ces cheveux plats et noirs qui faisaient de nous des pauvres à vie, même avec les chaussures que M'man récupérait.

On a tenu encore deux ans à Santa Arena.

Et puis un matin, le père a fermé la porte de chez nous comme il faisait une fois par an, quand toute la famille allait faire ses Pâques et que la

maison restait vide. Comme d'habitude, il a flanqué un coup de pied dans les planches parce que ça bloquait un peu. Toute la baraque a vibré jusqu'aux chevrons. Et puis il a donné un tour de clé avant de la jeter au loin, dans la poussière.

On ne reviendrait plus jamais. C'est ce qu'il disait. La sécheresse avait tout brûlé et la vie était devenue trop dure.

Je me suis précipitée pour ramasser la clé et la fourrer au fond de ma poche. Le père s'est contenté de hausser les épaules et on est restés un moment sans rien dire. Sans oser bouger. À peine respirer. Les insectes crissaient à n'en pas finir et la chaleur soulevait de minuscules tornades de sable qui parcouraient les champs à toute allure avant de s'évanouir dans le ciel chauffé à blanc.

Guillermo faisait le fanfaron comme si tout cela ne le regardait pas. Belzunce jouait à même le sol avec un de ces gros lézards gris qui nous avaient envahis depuis quelque temps et moi, je pleurais. M'man aussi. Discrètement, comme si elle avait honte de ses larmes. Notre maison n'était rien qu'une baraque de planches et pourtant, il avait fallu la vendre. La banque n'en avait même pas offert le prix du bois. Les champs de

haricots du père n'étaient plus qu'une étendue de poussière et l'eau du puits sentait le moisi. Personne ne viendrait plus jamais habiter ici.

Le père a posé en travers de l'âne tout ce qui nous restait : cinq couvertures et quelques affaires de cuisine qui bringuebalaient dans un sac. Il a installé Belzunce par-dessus, et on est partis.

– Ma sœur pourra nous accueillir quelques jours, a-t-il assuré, le temps que je trouve du travail.

Personne n'a répondu. Sa sœur... Ça faisait si longtemps que personne n'avait vu tante Marta que même lui ne l'aurait pas reconnue. Tout ce qu'on savait d'elle, c'était une adresse chiffonnée et presque illisible que j'avais eu un mal fou à déchiffrer : « Quartier Calamocarro – Tijuales ».

M'man a soigneusement plié le papier en le glissant avec nos derniers sous dans un petit sac qu'elle portait en bandoulière.

– Marta Guelpa, quartier Calamocarro, Tijuales, a fait le père à mi-voix, ça ne devrait pas être difficile à trouver.

On n'était pas les premiers à quitter Santa Arena et l'unique rue qui traversait le village était presque déserte. Le sable envahissait le seuil

des portes et le vent chassait les boîtes de Coca d'un bout à l'autre du village. Les vieux et les chiens nous ont regardés passer. Sans bouger. À se dessécher au soleil. Aussi maigres les uns que les autres.

On a marché trois jours avant d'arriver à Tijuales. La nuit tombait, la route était bondée de voitures et de camions qui nous piégeaient dans leurs phares. Ils passaient en nous frôlant, klaxon bloqué, et Belzunce hurlait de terreur. J'étais en tête quand soudain, en haut d'une côte, j'ai aperçu la ville. D'un coup, ma gorge est devenue toute sèche.

– Merde alors ! a murmuré le père en s'arrêtant derrière moi.

On n'avait jamais rien vu de si grand ! Ni lui, ni M'man, et nous encore moins. D'un bout à l'autre de la vallée, ce n'était qu'un fourmillement de lumières minuscules. Des lumières de pauvres, orangées, blafardes, ternes et tristes, sans aucun rapport avec celles que Grand-pa nous emmenait voir du haut de la mesa. Jusqu'au ciel, l'horizon grouillait de poussière, de cris, de bruits et de pétarades de moteurs. L'air était irrespirable, tellement âcre qu'il nous ramenait la gorge et qu'on s'est tous mis à

tousser. On a marché jusqu'aux premières cabanes en piétinant les ordures entassées sur le bas-côté. Tijuales puait comme un rat pourri.

Une femme est arrivée vers nous, un bidon d'eau en équilibre sur le crâne. Le père a ôté son chapeau de paysan. La femme a eu un mouvement de recul.

– Excuse-moi, je cherche Marta Guelpa, quartier Clamaro... Caloma...

– Quartier Calamocarro, ai-je fini.

– Quartier Calamocarro, s'est-elle esclaffée. C'est tout ce que tu as comme adresse ?

Le père triturait son chapeau entre ses grosses mains.

– Eh bien tu y es, à Calamocarro ! Bienvenu dans le trou du cul du monde ! Tu vois, ces petites lumières, là-bas ?... Eh bien c'est déjà Calamocarro. Et puis tu vas tout au loin, de l'autre côté, jusque derrière les collines, c'est encore Calamocarro. Calamocarro, c'est partout où tu verras la misère, la crasse et ces saletés de cabanes en tôle ! Et il en pousse chaque jour de nouvelles pour accueillir les pauvres types dans ton genre qui s'imaginent qu'ici c'est mieux qu'ailleurs ! Calamocarro, c'est comme une plaque de boutons qui

te démangent, tu te grattes et le lendemain, tu en as partout !

La femme a posé son bidon et s'est tournée vers M'man.

– Si tu veux un conseil, ma belle, repars d'où tu viens. Dès ce soir ! Et emmène tes gosses loin d'ici ! Le plus loin possible. C'est pas un coin pour les gamins, crois-moi. Ils y apprennent vite à faire ce que tu n'oses même pas imaginer.

– Mais Marta Guelpa, tu la connais peut-être ?... a insisté le père.

– Laisse-la tomber, ta Guelpa ! Elle est peut-être ici, elle n'y est peut-être plus. Elle est peut-être vivante, peut-être plus. Elle a peut-être réussi à passer...

– À passer ?

La femme a ricané.

– T'es vraiment comme un poussin qui sort de l'œuf, toi ! Mais si tu restes, tu apprendras vite ce que c'est... Passer, c'est passer le *Cerco**. La Frontière, si tu préfères. Nous tous ici, on n'attend que ça, et ne me dis pas que tu viens pour autre chose ! Mais chaque jour, c'est un peu plus

* La clôture.

difficile. Ils ont des chiens, des hélicos, des fusils, des barbelés... Telle que tu me vois, ça fait trois ans que j'attends de passer. Mais c'est fini maintenant. Fini... Trop tard. J'en ai même plus l'envie.

Elle a repris son bidon d'eau.

– Reste pas ici, l'homme! C'est un conseil. Pars vite et ne reviens jamais!

Le père avait l'air tellement désespéré qu'on aurait dit un petit garçon.

– Elle n'y connaît rien, cette bonne femme, a-t-il fini par grommeler. Marta Guelpa, quartier Calamocarro, Tijuales. On va bien finir par la trouver!

On s'est remis en marche. Belzunce dormait, attachée sur l'âne par une ficelle.

– Marta! Oh, Marta! C'est moi!... gueulait le père de temps à autre.

Personne ne faisait attention à nous. Il n'y avait que les radios, les pétarades des moteurs et les cris des gosses pour lui répondre. Sur le bord de la route, on a croisé une bande de gamins qui s'enfonçaient le nez dans des sacs en plastique. Certains dormaient, couchés à même le sol.

– Qu'est-ce qu'ils font? a demandé Guillermo.

Le père n'en avait aucune idée. Ni M'man. Ni personne d'autre. Il a haussé les épaules.

– On s'en fout, de ce qu'ils font ou de ce qu'ils ne font pas. Ce qu'il faut, c'est trouver Marta. Marta! Oh, Marta! On cherche Marta Guelpa, de Santa Arena!

Personne n'a fait attention à la moto. On ne l'a même pas entendue arriver. Ils sont passés si près que l'âne a fait un écart. Celui qui était derrière a arraché le petit sac de M'man. Elle s'est agrippée à la bandoulière en hurlant pendant que le conducteur redémarrait en trombe, la traînant dans la poussière. L'autre lui a donné un coup de pied. Elle a fini par lâcher et les deux types ont disparu.

Le père s'est précipité pour la relever pendant que Belzunce, toujours ligotée sur son âne braillait à en perdre haleine. M'man sanglotait. La joue pleine de sang, elle répétait comme une machine : « Notre argent, notre argent... Ils ont tout pris! »

Autour de nous, les gens regardaient sans bouger. Une radio s'est mise à beugler :

*« Tant que les filles auront le sourire vanille
et que le ciel te fera si belle,
mon cœur ne battra que pour toi. »*

C'était la dernière chanson de Franky Enamorado.

On l'entendait même à Santa Arena.

Les parents ont vendu l'âne et Calamocarro a compté une baraque minable de plus. Quatre ou cinq tôles, quelques planches, du carton et du fil de fer. Ça ressemblait à une chanson française que j'avais apprise à l'école de la mission où un petit bonhomme, pirouette, cacahuète, avait une drôle de maison avec des escaliers tout en papier. Pirouette, cacahuète... Derrière, c'était le désert.

Le père est parti chercher du travail, M'man aussi, et je suis restée avec Guillermo pour garder Belzunce. C'est comme ça que j'ai rencontré Mama Yosefa.

Je bricolais une petite poupée en ficelle pour Belzunce quand elle s'est approchée. Énorme. Peut-être cent vingt kilos, peut-être plus, maquillée jusqu'à la racine des cheveux et un sourire qui lui fendait la graisse.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

L'oasis

Fils de guerre

Miée

L'homme du jardin

Maestro !

Be safe

Il va y avoir du sport mais moi je reste tranquille

(recueil de nouvelles collectif)

L'attrape-rêves

Itawapa

Un monde sauvage

Collection BELLES VIES

Charlemagne

Marie Curie

© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mai 2016

ISBN 978-2-211-22850-3

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr